

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 44

Artikel: Les marchands de soupe
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de baptême, et nul n'est consacré étudiant dans toute la force de ce mot s'il n'a donné ou reçu un coup de sabre quelque part. On se bat à l'université sur le plus léger prétexte, et quand ce prétexte n'existe pas on le fait naître. Qu'un étudiant timide et inoffensif s'efforce de fuir toutes les occasions qui pourraient le distraire de ses études ou l'entraîner dans une rencontre, et un autre étudiant, un ancien, ne tardera pas à lui faire comprendre les exigences de la position; il lui mettra sa botte sur la sienne, lui enverra un nuage de poussière dans la figure et lui tiendra un discours à peu près conçu en ces termes: « Jeune homme, à l'université, nous ne souffrons pas les yeux colompins et les nez ingénus; je vais avoir dans un instant l'honneur de couper le vôtre qui désoblige particulièrement mes amis. — Si un œil crevé vous est plus agréable, — accordé. » — A coup sûr, voilà bien ce qui s'appelle chercher une querelle d'allemand.

Les proverbes qui, comme celui dont nous nous occupons, font des allusions ou des comparaisons, sont de ceux dont il faut le plus se défier. Ils portent, en tombant dans certaines oreilles, beaucoup plus que nous ne le pensons, et très souvent ils nous compromettent. Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu. — A l'époque où le duel était puni de mort, un officier français fut obligé, pour échapper à la rigueur des lois, de se réfugier à Berlin. L'ambassadeur de France le recommanda au roi, en le priant de lui donner un emploi dans son armée. Le grand Frédéric voulut savoir de la bouche même de cet officier dans quelles circonstances il avait tué son adversaire. — « Sire, lui dit-il, je causais avec un camarade; nous n'étions pas d'accord, et, dans la chaleur de la discussion, je lui dis qu'il n'avait pas plus de raison qu'un Suisse. Un officier suisse, qui se trouvait là par hasard, se tint pour offensé, il me chercha une querelle d'allemand, et... — Décidément, monsieur, interrompit le roi, vous n'êtes pas heureux en proverbes. »

Les marchands de soupe.

Comme le gui pousse sur le chêne, comme le lierre croît sur les vieux murs, ainsi les pensions, pour employer une expression classique fort permise en pareille matière, ont poussé sur le tronc antique de l'Université.

Pour ne parler que de Paris, on y compte environ deux cents établissements de ce genre, qui, dans le style des prospectus, s'appellent des institutions, et, dans le langage des écoliers, se nomment des *bazars*, des *bahuts* ou des *boîtes*.

Toutes fondées dans le même but, celui d'enrichir le gargotier, ces auberges universitaires se divisent pourtant en plusieurs catégories. Parmi les principales on distingue les usines à bacheliers, les pensions où l'on est bien nourri, mais où l'on ne fait rien, les pensions où l'on est mal nourri, mais où l'on travaille.

Etant donné un crétin, en faire un bachelier sans lui rien enlever de son idiotisme natif, voilà le problème qu'on recherche et qu'on résout parfois avec succès dans les premières. Le jeune Oscar de Beausoleil voudrait bien enter sur ses armes un chardon de bachelier, mais la nature l'a doté d'une fainéantise de seize quartiers, comme sa noblesse. M. Petdeloup, chef d'une fabrique de produits *baccalauréatisés*, se présente chez son père. Après quelques compliments, nasillés d'une voix grave, il aborde la question.

— On m'a dit, monsieur, que votre fils soupire après le baccalauréat.

— Il est vrai, monsieur...

— Voulez-vous me permettre de vous demander ce qu'il sait?

— Oh! bien des choses... Il fume comme une cheminée, s'abreuve comme un papier buvard, chante la *Femme à barbe* comme Thérèse... Il sait monter à cheval, faire des dettes et même...

— Je sais parfaitement... Ces connaissances, par malheur, ne figurent point dans le programme... Mais il est bon de les avoir... Elles fortifient et développent l'esprit... Sait-il lire et écrire?

— Parfaitement, monsieur. Seulement l'orthographe...

— Oh! pour l'orthographe, peu importe, ce sera deux cents francs de plus... Dans combien de temps désireriez-vous le voir reçu?

— Le plus tôt serait le mieux. Ce latin et ce grec, c'est si inutile, vous comprenez!

— J'entends, monsieur. Voulez-vous dans un an? Ce sera deux mille francs. Dans six mois? Ce sera trois mille. Poussez jusqu'à quatre, et dans trois mois vous aurez un bachelier.

— Vous êtes mon homme, monsieur; va pour quatre mille francs et pour trois mois!

On remet à M. Petdeloup le produit brut; dans trois mois, il doit le livrer manufacturé. Il n'y a pas un moment à perdre; aussi dès le lendemain, l'usine commence-t-elle à fonctionner. On divise la cervelle du jeune Oscar de Beausoleil en plusieurs compartiments, où l'on fourre les *ficelles* (terme du métier), auxquelles est suspendu le diplôme futur. Il y a pour tout des procédés mécaniques, qu'il serait trop long d'expliquer ici: procédé pour traduire les versions latines, sans avoir besoin de les comprendre; procédé pour faire des discours latins, sans y mettre un mot de soi (ce qu'on appelle, en langage technique, des *passe-partout*); procédé pour retenir pendant quinze jours des faits et des dates, et les oublier ensuite; procédés, enfin, pour répondre à tout en ne sachant rien.

Après trois ou six mois de ces manipulations chimiques, il est bien rare que M. Petdeloup n'empoche pas ses quatre mille francs, et que la France ne compte pas, dans la personne d'un Oscar de Beausoleil quelconque, un bachelier de plus.

Dans les pensions où l'on est bien nourri, mais où l'on ne travaille pas, le cuisinier est le personnage le plus important après le directeur. Le compas et la lyre de l'écusson universitaire y sont remplacés par une fourchette et une cuillère en sautoir. La carte de la semaine est affichée dans le parloir au lieu du tableau d'honneur. C'est dans ces restaurants, ouverts sous le patronage du ministère de l'instruction publique, que se forme l'estomac, sinon l'esprit de l'aristocratie de l'avenir. Elle apprend, dans une agréable *far niente*, l'art des digestions oisives, daignant toutefois, à de rares intervalles et pendant de courts instants, descendre jusqu'au travail, qui est roturier sans doute, mais qui a la réputation d'aiguiser l'appétit.

Dans le salon du directeur, il n'est pas rare d'entendre des dialogues comme ceux-ci:

— Eh bien! monsieur, êtes-vous content de mon Ernest?

— Très-content, madame, on ne peut plus content...

— Il ne vous a donné aucun sujet de plainte?

— Non, aucun... un jour, il est vrai, notre cher enfant m'a causé quelque inquiétude, car il ne pouvait manger son chocolat. Il avait son estomac un peu chargé de la veille... mais notre excellent docteur y a mis bon ordre.

— Oh! mon pauvre Ernest!... ne serait-ce pas qu'il travaille trop?

— Une telle chose, madame, n'est pas à craindre dans l'établissement que j'ai l'honneur de diriger. Je sais combien sont délicates les jeunes intelligences confiées à mes soins paternels... Ces frères plantes, ces tendres fleurs...

— Il me semble pourtant lui avoir entendu dire qu'il apprenait le grec...

— Oh ! si peu, madame, si peu...

— Mais ce peu, je trouve, est encore trop. Est-ce qu'on parle grec dans les salons ? Est-ce que la *Mimi Bamboche* est écrite en grec ? Est-ce que les chevaux, sur le turf, courent en grec ? Allons, mon cher directeur, un peu de complaisance, débarrassons Ernest de ce vilain grec-là.

— Ce serait déjà fait, madame, si j'avais osé le prendre sur moi. Un élève qui ne fréquente pas régulièrement les cours exige un maître de plus pour le surveiller. C'est donc pour la maison un surcroît de dépenses, et vous comprenez...

— Mon Dieu ! mon cher directeur, que voilà des scrupules pour rien ! Ça coûte davantage de ne pas apprendre le grec. dites-vous ? Eh bien ! Ernest ne l'apprendra pas, et nous paierons le surplus. C'est entendu, n'est-ce pas ?

— Je m'empresse, madame, de me conformer à vos ordres...

C'est qu'en effet, dans certaines de ces boutiques, moins on travaille et plus on paie. Une bonne demi-paresse est dans les prix raisonnables ; le droit d'ignorance complète est coté fort haut. Il faut donner tant pour ne rien faire, tant pour répondre au pion avec insolence ; en payant un peu plus, on peut, à la rigueur, lui jeter l'écritoire au nez ; quand on y met le prix, on a une chambre où l'on fait du punch et où l'on culotte des pipes, pour la plus grande gloire de l'éducation. Heureux privilège de la fortune ! ne dépensez que trois mille francs, vous êtes forcé d'apprendre quelque chose ; dépensez-en six mille, et c'est bien votre faute si vous savez lire, car personne ne vous y a contraint !

Cependant le directeur, après avoir collaboré quinze ou vingt ans avec son cuisinier, après avoir abreuvé de tisanes et bourré de *plumpuddings* plusieurs générations de Fanfan Benoît, après avoir renforcé de quelques centaines de conscrits, soigneusement élevés dans ce but, la grande armée des inutiles, s'aperçoit un beau jour qu'il est propriétaire d'un million ; il vend fort cher la pension avec le matériel, en y comprenant, bien entendu, le cordon-bleu, adresse à ses élèves, en leur présentant son successeur, une harangue pompeuse où il déclare avoir accompli sa mission sociale ; puis il achète au rabais, pour y finir ses jours, le château d'un de ses anciens pensionnaires que son éducation a conduit à la ruine. Si sa propriété se trouve par hasard à Nanterre, il y devient membre du conseil municipal, a pour attribution spéciale de couronner les rosières et de prononcer, à des époques fixes, des discours sur le dévouement et la vertu.

Les pensions où l'on est mal nourri, mais où l'on travaille, fleurissent surtout dans le Marais et le quartier Latin, autour des lycées Charlemagne, Napoléon, Louis-le-Grand et Saint-Louis. L'ordinaire y est des plus simples et des moins variés, le bouilli, le ragout de mouton, les haricots, les pommes de terre en sont les éléments principaux. Le vin y est d'une orthodoxie ultramontaine : il rendrait des points à Louis Veuillot.

Dans ces pensions, le prix ordinaire est de 1200 fr., y compris les frais d'externat du lycée ; encore l'élève y peut-il obtenir un rabais d'autant plus fort que, par ses aptitudes et son travail, il fait espérer plus de succès aux distributions des prix soit du lycée soit du concours général. Les lauréats sont des appeaux excellents pour la chasse aux élèves, et le succès d'une institution est une sorte de miroir aux alouettes où vient se prendre la naïveté des familles. Aussi voit-on défilier ces jours-ci, à la quatrième pages des journaux, le bataillon des forts en thème avec le nom de la caserne où ils ont appris le maniement de l'Alexandre et du Quicherat. Les directeurs ne négligent rien, on le comprend sans peine, pour attirer chez eux les enfants sublimes qui ont pénétré à fond les mystères du gérondif et du supin ; pendant les vacances, il se fait une véritable traite d'élèves à succès.

Les chefs d'institution ont, dans les différentes villes, des correspondants qui cueillent pour eux les fleurs les plus brillantes de la latinité provinciale. Les vers latins sont très demandés sur la place ; mais c'est le discours latin surtout qui fait prime ; Paris voit descendre au mois d'octobre, dans

les différentes gares, des douzaines de Cicérons imberbes, orgueil des professeurs de rhétorique et champions futurs du prix d'honneur.

Le rabais varie, je l'ai déjà dit, avec la force de l'élève : il faut avoir une bien belle ligne de bataille pour jouir complètement de la gratuité. J'en ai connu un pourtant qui, outre la pension gratuite, avait droit à l'habillement. Il était l'héritier présomptif des culottes et des vieux paletots du directeur : aussi le surveillait-il avec inquiétude ; quand il le voyait s'approcher d'un tas de boue, il était toujours tenté de s'écrier : « Prenez garde, vous allez m'abîmer mon pantalon ! » C'était le seul qui eût le glorieux privilège de s'introduire dans les redingotes du marchand de soupe, quand elles montraient la corde ; mais aussi, comme ce gaillard était fort sur la manœuvre du *que retranché* ! Comme il vous foudroyait le premier Catilina venu d'un véhément exorde *ex abrupto* ! Comme il vous assénait sur la tête des gens que lui livrait son professeur de rhétorique, une péroraison frappante ! Comme il sautait, en vrai Blondin, sur la corde tendue de l'antithèse, de la crase, de l'autonomase, de l'onomatopée ! Comme il possédait la science de l'ithos et du pathos !

Ce que les marchands de soupe perdent sur les élèves à succès, ils le rattrapent largement sur les autres. Les notes d'apothicaire sont d'une naïveté préadamique en comparaison de celles qu'ils envoient, tous les trimestres, aux familles. Tout y est tarifé au juste prix : un clou qu'on arrache, une entaille faite à la table, un nom inscrit sur le mur, un couvert en ruolz un peu tordu ; l'élève payant est une poule aux œufs d'or à laquelle on ne dédaigne pas de faire pondre aussi de gros sous. Ce n'est là pourtant que l'enfance de l'art, et bien des esprits inventifs se sont signalés, dans cette branche d'industrie, par des spéculations beaucoup plus ingénieuses. L'un d'eux (je parle de longtemps) prenait les souliers à moitié usés de ses élèves, sous prétexte d'en faire don au bureau de bienfaisance, et les vendait à un savetier. Ce commerce accessoire de vieux cuirs, joint au commerce de la soupe, lui avait procuré une fortune assez ronde ; il se retira des affaires, devint marguillier d'une de nos principales paroisses et mourut dans la paix du Seigneur.

Un autre... mais nous n'en finirions pas si nous voulions tout conter. Nous en avons d'ailleurs bien assez dit pour mettre en lumière le dévouement extraordinaire de ces hommes de bien qui se sont consacrés au sacerdoce de l'enseignement, et qui, dans leur détachement des choses de la terre, poussent l'abnégation jusqu'à réaliser d'immenses fortunes ; heureux si les détails qui précèdent pouvaient ajouter quelque chose à l'admiration qu'inspirent leur désintéressement et leur vertu !
(Paris-Magazine).

Les châtaignes en 1868. — La saison des châtaignes est commencée, et comme les autres denrées, elles se distinguent, cette année, soit par la quantité, soit surtout par la qualité ; peut-être même est-ce de toutes ces denrées celle qui réunit le mieux ces deux conditions. La quantité fait que les prix sont très abordables pour toutes les bourses, car on peut en avoir depuis 12 c. le kilo jusqu'à 30 c. et même au-delà. Il va sans dire que c'est surtout la grosseur qui fait le renchérissement ; mais celles qui sont plus petites n'en sont pas plus mauvaises pour cela, et celles, par exemple, qu'on paie 18 ou 20 c. le kilo, sont déjà d'une jolie grosseur et sont excellentes. Le public pourra donc se régaler d'un fruit d'autant plus sain et plus nourrissant qu'il a mieux mûri.

Quand un Chinois veut maudire son fils, il lui dit : Que ta conscience te tourmente comme si tu étais un porc-épic retourné !